GRANDE
CHANCELLERIE
DE LA LÉGION
D'HONNEUR

Monsieur le Grand Chancelier,
Madame l'Intendante générale,
Mon général,
Mesdames et Messieurs, parents, éducateurs, professeurs,
Mesdemoiselles,

Permettez-moi d'abord d'évoquer un souvenir personnel. Lorsque je suis venu ici il y a un mois, en compagnie du général Laporte-Many, reçu très aimablement par Mme Grandmontagne, votre Intendante générale, qui m'a fait visiter longuement les lieux et permis de rencontrer certaines d'entre vous, la vue de ce merveilleux site protégé, perdu au milieu de la forêt de Saint-Germain, n'a pas été une surprise pour moi, en dehors du dernier groupe scolaire construit récemment. En effet, nous sommes venus en ce lieu, ma femme et moi, il y a vingt-quatre ans pour y conduire notre dernière fille, Oriane. Elle y a fait sa scolarité au collège, de la 6e à la 3e, arborant comme vous son uniforme et sa ceinture verte, violette, aurore ou bleue selon les classes (ceinture un peu simplifiée aujourd'hui, mais toujours inspirée des « constitutions » de la Maison royale de Saint-Cyr), puis l'a poursuivie au lycée, à Saint-Denis, jusqu'à la terminale en 2002, date à laquelle elle eut le privilège, comme toute sa promotion, de défiler sur les Champs-Elysées pour le deuxième centenaire de l'instauration de l'Ordre national de la Légion d'honneur.
Après une première année un peu difficile affectivement, en raison de l'éloignement du milieu familial et de l'adaptation à un nouveau cadre – ce qui, je suppose, est arrivé à nombre d'entre vous -, elle s'y est beaucoup plu et en garde de beaux souvenirs faits d'émotions, de joies collectives profondes, d'amitiés partagées, de complicités amusées, de fous rires de classes ou de dortoirs, mais surtout beaucoup de fierté pour la qualité remarquable de son enseignement, jamais dissociée de l'excellence de l'éducation dispensée par les enseignantes et chargées d'éducation. Ce n'est pas rien, en effet, d'être une « ancienne de la Légion d'honneur », une « demoiselle de France ». C'est une chance dont il faut mesurer toute la portée dans notre société

affadie qui semble avoir perdu à la fois sa boussole intérieure et sa colonne vertébrale. Cette fierté, saine, légitime vous marquera profondément - en tout cas je vous le souhaite - et vous la conserverez tout au long de votre vie. Les souvenirs du printemps de la vie sont toujours les plus beaux, rejetant dans l'ombre de l'oubli certaines amertumes ou déconvenues. J'ajouterai pour vous montrer combien cette maison m'est chère que mon fils aîné a épousé une demoiselle de la Légion d'honneur.

Je vais vous parler de l'Histoire, puisque je suis historien, auteur de plusieurs essais, récits et biographies centrés principalement sur les XVIIe et XVIIIe siècles. L'Histoire doit paraître à certaines d'entre vous comme une matière un peu ou très rébarbative, avec ses dates qu'il ne faut pas mélanger, ses batailles au nom parfois difficile à retenir, ses faits déroutants, ses événements tumultueux dont on a du mal à saisir les causes ou les enchaînements, son approche sociologique complexe, bref une matière lointaine, glacée comme les pages des manuels scolaires, dont on regarde les illustrations d'un œil distrait.

Avant d'entreprendre des études universitaires où la Muse Clio a occupé une large place, j'ai commencé à découvrir l'Histoire lorsque tout jeune j'ai lu une suite de BD – mais oui il y en avait dans les années 50 ! –, *Les Belles histoires de l'oncle Paul*, poursuivies et rééditées depuis –, parues dans le journal *Spirou*. Grâce à elles, à partir de neuf ans, j'ai commencé à vibrer aux exploits de nos héros, Surcouf, Guynemer, Guillaumet, De Lattre, de nos saints tel Monsieur Vincent, ainsi qu'aux récits de quelques épisodes maritimes, l'histoire du cuirassé *Jean Bart*, le *Radeau de la Méduse*, le Naufrage du *Titanic* ou le *Mystère de la Mary Céleste*. C'était passionnant. Puis vers douze ans, j'ai dévoré les romans d'Alexandre Dumas, de Paul Féval ou de Théophile Gautier. Les films de cape et d'épée aussi, ceux de Jean Delannoy, de Christian-Jaque, d'Abel Gance, d'André Hunebelle, d'Henri Decoin ou de Philippe de Broca, ont enchanté mon adolescence. Tout de suite, j'ai voulu démêler la vérité de la légende. Je me souviens avoir parcouru fébrilement les samedis et dimanches les quais de la Seine à la recherche de livres d'histoire dans les boîtes des bouquinistes. D'Artagnan et le mystère de l'Homme au Masque de fer m'ont longuement occupé. Qu'y avait-il d'authentique dans leur vie ? Vers quatorze ans, j'ai commencé à écrire. Mais, comme il me manquait encore beaucoup de documentation et que je n'avais pas l'âge requis pour avoir une carte d'accès à la Bibliothèque nationale, j'ai chargé mon père, qui y faisait ses propres recherches en histoire littéraire sur Rimbaud et Verlaine, de copier certains passages de livres précieux mais hélas inaccessibles pour moi. Grâce à cette passion, j'ai pu publier à quinze ans mon premier article dans une revue particulièrement sérieuse, *Le Mercure de France*, puis à partir de dix-sept ans d'autres articles dans le mensuel du regretté Alain Decaux, *L'Histoire pour tous*.

Le monde a changé depuis et il y a pléthore de moyens, parfois ludiques, ou plus sérieux, d'accéder à l'Histoire et d'y trouver plaisir. Internet, évidemment, vient en premier lieu, mais c'est, pour reprendre le mot d'Esope, la meilleure et la pire des choses.

Fondamentalement, à quoi sert l'Histoire ? A connaître, à comprendre et, éventuellement, lorsqu'on aborde l'histoire de la France, à agir ou à réagir.

Connaître ? Loin de la fiction, du roman ou de la fantaisie, il s'agit de construire un savoir objectif, rationnel, savant, à vocation universelle, selon ce que l'historien grec du Ve siècle avant J.-C. Hérodote appelait « la procédure de vérité ». Ceci n'exclut nullement les tâtonnements, les hypothèses, les réécritures, qui sont parties intégrantes des sciences humaines comme des sciences de la nature. On peut dire que chaque génération d'historiens et de chercheurs apporte son propre éclairage, qui, en fonction des découvertes ou des techniques d'approche nouvelles mises au point, nuancent, améliorent voire modifient les perspectives. La science, vous le savez, est une construction jamais achevée.

Le « comprendre » est intimement lié au « connaître » : l'expérience des hommes du passé est souvent fort éloignée de la nôtre. Pensez aux civilisations disparues, aux mondes engloutis sous la mer et les sables du désert ou étouffés par la jungle, l'Egypte des pharaons, les Sumériens, les Assyriens, les Hittites, les Perses, les Etrusques, les civilisations chinoise, birmane ou thaïe, les Incas, les Aztèques, les Mayas et tant d'autres. L'Histoire doit rendre intelligible l'organisation de ces Etats ou de ces cités, leur chronologie, dévoiler leurs mœurs - raffinées ou au contraire cruelles et barbares -, leurs croyances, leurs religions, bref leurs univers mentaux.

Enfin, l'Histoire peut servir à agir ou réagir : elle éclaire les leçons malheureuses du passé, ses houles, ses bourrasques, ses cyclones, donne des clés pour prévenir, tant que faire se peut, leur répétition. On songe, bien sûr, aux heures sombres vécues par notre pays, aux erreurs qu'on aurait pu éviter, par exemple à l'incroyable cécité des gouvernants de la IIIe République finissante devant la montée du péril hitlérien, à la capitulation de Munich du 29 septembre 1938, prélude à l'armistice de la clairière de Rethondes du 22 juin 1940, à l'aide apportée par les autorités de Vichy dans la déportation des juifs, ou plus tard, après la guerre, à la complicité d'une certaine intelligentzia germanopratine avec les atrocités du stalinisme… L'histoire contribue ainsi à l'éducation de la citoyenneté d'aujourd'hui.

L'Histoire est partout présente dans nos paysages. Vous allez bientôt partir en vacances en famille cet été. Si vous en avez l'occasion, n'hésitez pas lors de vos déplacements à visiter les musées locaux, souvent ignorés, les châteaux, les cathédrales, les églises, les petites chapelles qui font la richesse de notre beau pays, l'un des plus prestigieux au monde avec l'Italie. Renseignez-vous sur les monuments que vous visitez, posez des questions sur leur date et leur mode de construction.

Il y a tant de merveilles à découvrir ! Histoire et patrimoine sont intimement liés. Ne passez pas à côté. Ne soyez pas comme ces touristes blasés qui ne savent rien et ne veulent rien savoir.
Vous avez été saisies de sidération et de désarroi, comme tout le monde, par l'immense drame qui a frappé la cathédrale Notre-Dame de Paris, il y a un peu plus de deux mois. Comme une onde de choc, au vu du ronflement sinistre du brasier et des flammèches impétueuses qui réduisaient en cendres rougeoyantes l'une des plus anciennes charpentes de Paris (avec celle de saint Pierre de Montmartre), la mémoire de l'Histoire est revenue à une société individualiste, atomisée, en passe de devenir amnésique, ingrate envers son passé glorieux. « S'ils se taisent, les pierres crieront », disait l'Ecriture. Elles ont crié. On s'est brusquement souvenu des racines chrétiennes de la France, de sa civilisation plus que millénaire, de la beauté de sa culture, de la richesse et de la diversité de son art et de son génie architectural – je rappelle que l'art gothique était appelé « art français » jusqu'à la Renaissance parce qu'il est né en Ile-de-France -, ceci n'enlevant rien bien entendu aux autres cultures ni aux autres formes d'arts dans le monde. Croyants, incroyants, agnostiques ont compris que Notre-Dame était vraiment l'âme de Paris – cela nous le savions au moins depuis le célèbre et très populaire roman de Victor Hugo -, mais aussi celle de la France en même temps qu'un des plus précieux fils conducteurs de son histoire. Pensez donc, elle a vu, entre autres, l'arrivée de la Sainte Couronne d'épines en 1239, l'ouverture du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc en 1456, le mariage de Marguerite de Valois et d'Henri de Navarre en 1572 (lui d'ailleurs, protestant, restant sur le parvis), le couronnement de Napoléon Ier en présence du pape Pie VII en 1804, le baptême du roi de Rome en 1811, le mariage de Napoléon III en 1853, sans compter une floraison de *Te Deum* célébrant les victoires des armées ou les naissances royales. Sous Louis XIV, le maréchal de Luxembourg avait décoré ses voûtes des drapeaux pris à l'ennemi, ce qui lui avait valu le surnom de « tapissier de Notre-Dame ». Le 26 août 1944, un *Magnificat* y était chanté pour la libération de Paris, en présence du général de Gaulle et du général Leclerc. Nombre d'obsèques ont aussi été célébrées en ce lieu, celles de nos grands maréchaux. Des cérémonies d'hommage y ont été rendues après leur mort à Charles de Gaulle, Georges Pompidou, François Mitterrand, puis plus près de nous le 15 novembre 2015 aux victimes des attentats commis l'avant-veille dans Paris, sans oublier l'hommage national au père Jacques Hamel en juillet 2016…
Ce qu'il y a de singulier dans l'histoire de cette vieille dame de pierre qui veille sur les bords de Seine depuis 856 ans, c'est qu'elle ne concerne pas seulement les grands de ce monde, têtes couronnées ou mitrées, mais aussi le petit peuple de France. Elle a été bâtie, en grande partie, « grâce aux oboles des vieilles femmes », notait déjà Eudes de Chartres.

Pendant près de deux cents ans, des générations de scieurs de long des forêts de Fontainebleau, Rambouillet ou de Saint-Germain (où nous nous trouvons), de bateliers de la Seine, de charpentiers, de tailleurs de pierre, de maçons cimentiers, de briqueteurs, de sculpteurs, de verriers et maîtres verriers, tous, animés d'une foi profonde, ont travaillé – parfois au péril de leur vie - à cette œuvre collective, sous la direction de ses architectes. Environ 2 000 chênes ont servi au XIIIe siècle comme bois de charpente. Certaines poutres réutilisées de la première toiture remontaient au règne de Pépin le Bref, père de Charlemagne…

Le drame du 15 avril dernier fut un intense moment de communion nationale qui nous a rappelé que le patriotisme n'était pas un vain mot. Et l'histoire de la France est le meilleur moyen d'y accéder, car, comme le disait la philosophe Simone Weil, « pour aimer la France, il faut savoir qu'elle a un passé ».

Il fait partie, fort heureusement, de la légitimité démocratique d'avoir ses préférences pour telle ou telle période, tel ou tel chef d'Etat ou héros, telle ou telle famille politique, Blancs, Bleus, Rouges, aujourd'hui Verts ou Jaunes. Il n'en faut pas moins appréhender l'histoire de notre pays dans sa globalité. Le grand historien Marc Bloch, fusillé par la Milice en 1944, a écrit dans son dernier livre intitulé *L'Etrange défaite* : « Il y a deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France, ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims et ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération. » « Honneur et patrie » est la devise de l'Ordre national de la Légion d'honneur et de ses maisons d'éducation. Le rappel vous en est heureusement fait dans la grande cour.

Le patriotisme – qui n'a rien à voir avec son exacerbation outrancière, le nationalisme – est l'amour vrai, profond et sincère, mais raisonné de son pays, une fierté sans agressivité de ce qu'il a réalisé de meilleur au cours des siècles. Ce pays, Charles de Gaulle le portraiturait ainsi : « Vieille France, accablée d'Histoire, meurtrie de guerres et de révolutions, allant et venant sans relâche de la grandeur au déclin, mais redressée de siècle en siècle par le génie du renouveau. » Non, malgré la crise actuelle du savoir et de l'autorité, les coups de boutoirs portés contre l'unité ou les valeurs profondes de notre pays, il ne faut pas, il ne faut jamais désespérer de ce que lui-même appelait « Notre dame la France ».

Je vous remercie.

Jean-Christian PETITFILS

Juin 2019